

# La Via Mansuerisca, enfouie dans la Fagne des Wez, est mérovingienne, pas romaine

par Cl. DALEMANS (1) et M. STREEL (2).

(1) Archéologie (Service du Professeur M. OTTE), Université de Liège, 7, place du Vingt Août, B-4000 Liège (Belgique).

(2) Paléobotanique et Paléopalinologie, Université de Liège, 7, place du Vingt Août, B-4000 Liège (Belgique).

Qui ne connaît la Via Mansuerisca pour en avoir entendu parler, sinon pour l'avoir vue, aux Biolettes, à Brochepierre ou dans les Wez. Les fidèles lecteurs de cette revue savent déjà qu'elle fut l'objet de récentes recherches à l'Université de Liège et que les résultats obtenus sont des plus intéressants (DALEMANS et al. 1985).

L'enthousiasme envers cette voie date de plus de deux siècles. En effet, c'est en 1728 qu'elle sortit une première fois de l'oubli. Un certain Roderique (1728) découvrit son nom dans une charte datée de 670 et relative à l'abbaye de Stavelot-Malmédy ; elle y était mentionnée comme limite nord-est des possessions abbatiales.

Quarante ans plus tard, un empiérement était découvert sur le plateau des Hautes-Fagnes. Couvrant une longueur de 6,6 km, il apparaissait dans la forêt domaniale du Hertogenwald au lieu dit Hestreux. Il se dirigeait ensuite sur Drossart, traversait les Biolettes et Brochepierre et parvenait dans les Wez où il franchissait la Helle (fig. 1). Cette découverte était d'un intérêt stratégique pour les autorités autrichiennes sous la tutelle de laquelle une partie du plateau se trouvait. En effet, si ce tronçon empiérré s'avérait praticable, une communication directe existait alors entre les possessions autrichiennes : plus n'était besoin de payer des droits de transit aux Liégeois ou aux Stavelotains. En vue d'une réfection de la voie, un rapport fut rédigé sur son état de conservation, ainsi que sur la hau-

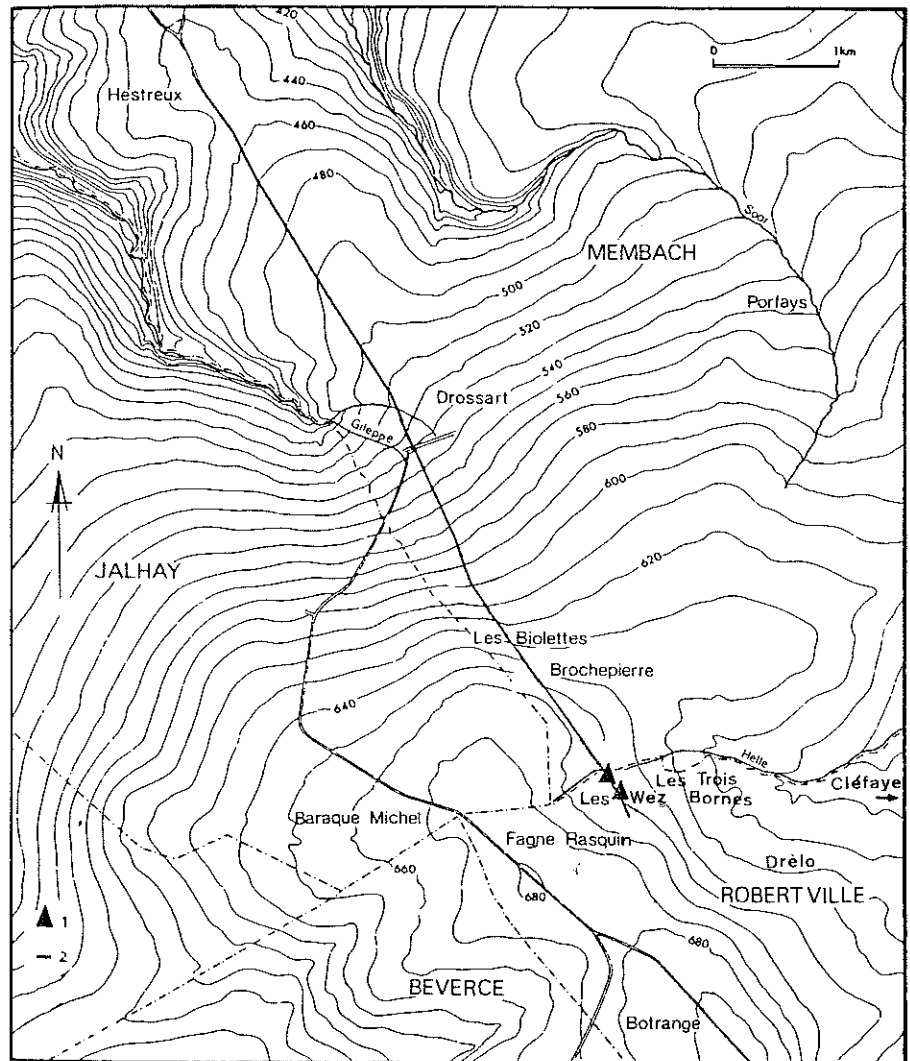


Fig. 1 : Carte topographique situant : 1. les sondages - 2. le tracé de la Via (d'après CORBIAU, 1981a).

teur de tourbe qui la recouvrait localement (A.G.R., 1768a). Des levés cartographiques complétaient ce rapport (A.G.R., 1768b) (fig. 2). Mais, faute de moyens, le projet de restaurer la voie fut abandonné.

A la suite de changements politiques, la partie du tronçon qui traversait les tourbières tomba peu à peu dans l'oubli.

Des tranchées ont cependant été ouvertes en 1828 entre Hestreux et Drossart, seul tronçon encore connu. Le matériel exhumé était médiéval (DUBOIS, 1948).

En 1837, ERNST avança l'idée de l'existence probable d'une chaussée romaine sans autre dénomination, sur le haut plateau. Par la suite, VAN DER

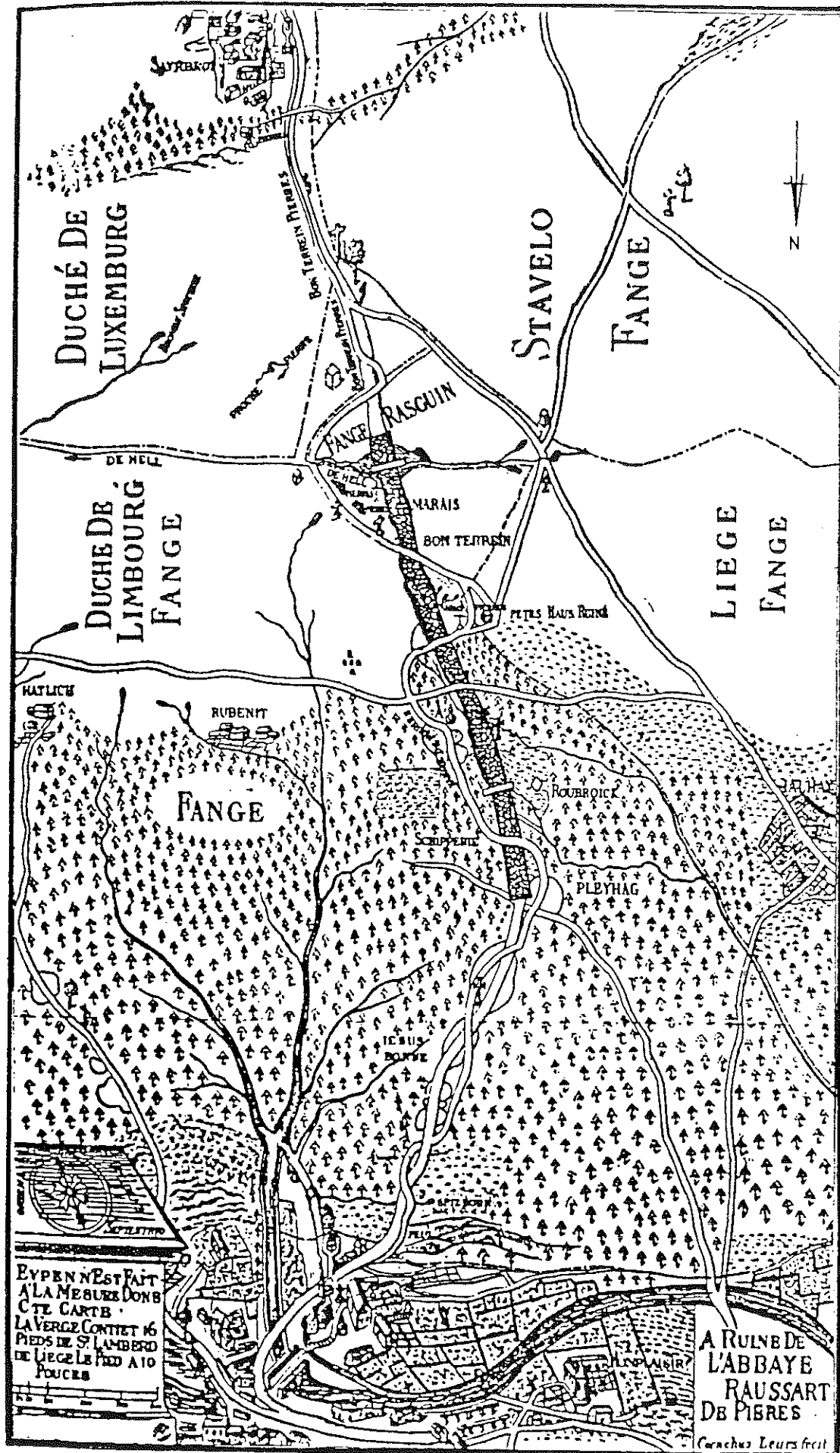


Fig. 2 : Levés cartographiques effectués par LEURS en 1768 (d'après FAUCHAMPS, 1950).

RIT (1848) identifia le tronçon empierré connu à cette voie romaine hypothétique qui, de Maastricht, se dirigeait vers le Sud. Il ne restait qu'à associer cet empierrément supposé romain à la Via Mansuerisca des textes mérovingiens. Ce que fit SCHUERMANS (1871), à la suite de de NOUE (1862, 1863).

L'étude toponymique n'est certes pas étrangère à cette association. Le nom Via Mansuerisca semble bien latin. Il signifierait «ad mansuariscos», c'est-à-dire, conduisant au «pagus mansuariscos» situé au-delà de la Meuse, en Hesbaye. Si «Mans» est l'altération de «Maas», la Meuse, la Via Mansuerisca serait alors le chemin vers la Meuse, vers les habitants de la Meuse. Dans ce cas, elle pourrait être la dénomination de la chaussée Trèves-Maastricht ou d'une partie de son parcours (CORBIAU, 1981a). D'autres interprétations furent proposées, parmi lesquelles celle de considérer cette expression non plus en nom propre, mais en nom commun. «Mansuerisca» serait ainsi attribué à toutes routes qui desserviraient des anciens manses.

Cependant, il faut noter que la langue latine a continué d'être utilisée bien après les invasions barbares. Dès lors, pourquoi l'appellation Via Mansuerisca ne pourrait-elle pas être post-romaine ?

Outre la toponymie, l'hypothèse romaine était soutenue par quelques découvertes archéologiques : une bague romaine en or où figure, gravé dans de l'onyx, un jeune homme courant (SCHUERMANS, 1871) ; un lot de monnaies romaines à Membach, au gué de la Vesdre, où l'on plaçait le prolongement de la chaussée (SCHUERMANS, 1885) ; ou encore les ruines de Drossart où SCHUERMANS recueillit, en 1872, quelques fragments de tuiles supposées romaines (à rebord) et découvrit un «puits construit avec des matériaux romains» (SCHUERMANS, 1886). Cependant, les récentes fouilles entreprises sur ce dernier site par CORBIAU

(1978) affaiblissent cette argumentation du tracé romain. En effet, les ruines de ce présumé «mansio» s'avèrent postérieures à une occupation romaine. Quant à la bague en or et onyx, elle date au plus tôt de la période romaine tardive. Le lieu de sa découverte n'est pas précisé. En outre, le lot des monnaies ne provient pas du gué de la Vesdre à Membach, comme le mentionne SCHUERMANS, mais bien de Goé et de Baelen (CORBIAU, 1981b).

La première fouille proprement dite de l'empierrement date de 1932. Elle eut lieu dans les Wez et à Brochepierre, sous la direction de l'abbé BASTIN (1934), et mit au jour un type de voirie des plus intéressants. La voie est, en effet, constituée d'un radier de fondation en bois et d'une assise de moellons recouverte de gravier (fig. 3). Pour réaliser le radier, le sol dut être partiellement dégagé (sur une largeur de 6 m) de la tourbe qui le recouvrait. Au moyen de chevilles, les madriers pouvaient alors être fixés à 4 m d'intervalle l'un de l'autre, jouant ainsi le rôle des traverses de nos chemins de fer. Venaient ensuite les longerons qui, placés dans le sens de la route, reposaient sur plusieurs madriers. Ils étaient alors recouverts d'un tablier de rondins. L'assise en pierre se composait de gros moellons de «quartz et quartzite» (BASTIN, 1934) plus ou moins bien équarris. Les irrégularités des blocs étaient corrigées par un revêtement de cailloutis. Ce mode de construction de la voie est évidemment adapté au terrain tourbeux qu'elle traverse, sans quoi elle s'enliserait sous son propre poids. Hormis quelques tessons médiévaux, la fouille de 1932 ne livra aucun matériel archéologique.

BASTIN (1934) soutenait l'hypothèse romaine. Sa théorie reposait sur l'analogie des caractéristiques de l'empierrement (assiette en grosses pierres) et des traits architecturaux propres au génie romain : tracé rectiligne de la route, construction adaptée au terrain, tracé

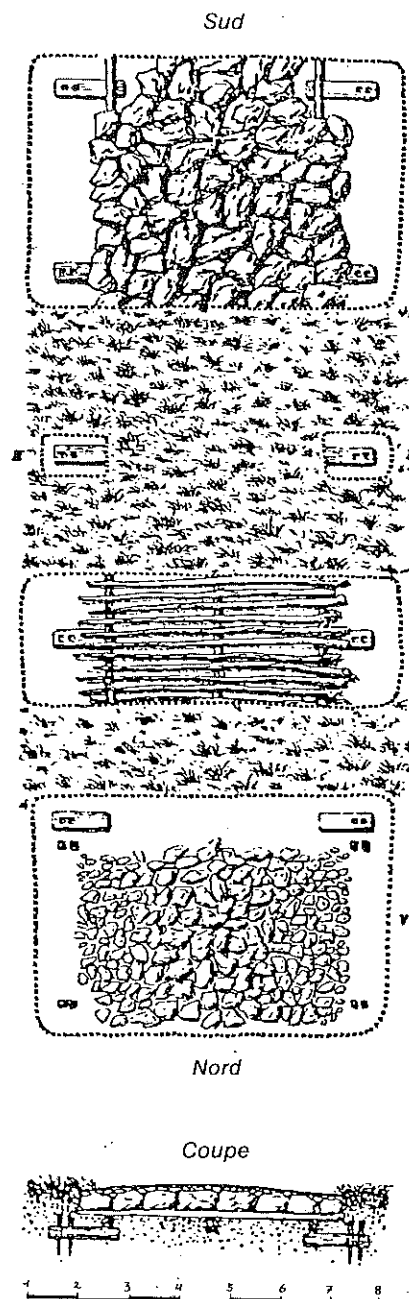


Fig. 3 : Reconstitution schématique de la chaussée à partir des fouilles dans les Wez (d'après BASTIN, 1934).

choisi en contrebas d'une ligne de crête. Cette analogie lui paraît suffisante comme preuve de l'âge romain. A la suite de M. H. CORBIAU (1981a), nous remarquerons que ces analogies ne sont pas des faits significatifs d'une époque, mais résultent plutôt d'impératifs locaux en raison de la nature tourbeuse du sol.

Les Wez ne furent pas le seul lieu de fouilles de la Via. En effet, en 1977, le Service National des Fouilles entreprit aux

Biolettes des travaux dirigés par CORBIAUX (1981a). Ceux-ci mirent au jour une voie similaire à celle des Wez quant au principe général de la construction, mais cependant dissemblable par quelques détails techniques. Là, pas de blocs équarris et joints, mais bien un dallage de type polygonal, c'est-à-dire composé de dalles non équarrées et très irrégulièrement assemblées. Les plus volumineuses occupent le centre de la voie, tandis que des moellons plus réduits, et parfois empilés, recouvrent les côtés. Une bande d'argile grise, mélangée à de la tourbe et des gravillons, consolide les extrémités de la construction. Les irrégularités de la surface sont atténuées par un mélange d'argile, de gravillons, de terre et de cailloux qui remplit les joints et anfractuosités, tandis que BASTIN (1934) ne signale que des cailloux.

Comme dans les Wez, une infrastructure de bois (ici de l'aulne) a été utilisée dans les parties humides, tandis qu'à la lisière de la forêt, les dalles reposent à même le sol. Des échantillons de bois furent soumis à une analyse du radio-carbone 14 ( $^{14}\text{C}$ ). Les résultats obtenus (voir tableau ci-dessous) placent la construction de la voie des Biolettes au haut Moyen-Age, entre la fin du 5<sup>e</sup> siècle et la fin du 9<sup>e</sup> siècle ( $552 - 92 = 460$  ;  $750 + 135 = 885$ ). (Voir tableau).

Ceci réactualisait le problème de l'âge de la voie qui semblait résolu depuis l'étude de DRICOT (1960). En effet, à l'occasion d'un examen palynologique du tronçon découvert dans les Wez, il soumit un fragment de rondin de hêtre, provenant de la structure de la route, à la méthode de datation au  $^{14}\text{C}$ .

Le résultat obtenu était  $1742 \pm 119$  BP (LV 19), soit  $295 \pm 255$  AD, ce qui soutenait l'hypothèse romaine. Cependant, un premier résultat obtenu à Louvain (E. DRICOT, comm. pers. 1985) avait donné  $1517 \pm 90$  BP, soit  $440 \pm 190$  AD (résultat non publié). A l'époque, on attribua cette première date à une conta-

Tableau	
$1280 \pm 45$ BP* (LV 996****) soit $745 \pm 135$ AD** (après calibration *** selon KLEIN 1982)	
$1260 \pm 45$ BP (LV 957)	$750 \pm 135$ AD
$1330 \pm 50$ BP (LV 958)	$720 \pm 130$ AD
$1430 \pm 65$ BP (LV 1063)	$552 \pm 92$ AD
* BP = avant 1950.	
** AD = après J.C.	
*** Calibration : correction nécessitée par la variation de la teneur en $^{14}\text{C}$ dans l'atmosphère. Elle est établie sur base de comparaison des âges obtenus par l'analyse du $^{14}\text{C}$ et des âges précis fournis par l'étude des anneaux de croissance du bois des arbres (dendrochronologie).	
**** N° d'identification de l'analyse réalisée au laboratoire du $^{14}\text{C}$ de l'Université de Louvain (Louvain-la-Neuve), par M. E. GILOT.	

mination de l'échantillon. La datation romaine a donc prévalu sur celle du haut Moyen-Age. Le doute est maintenant présent ! Comment trancher si ce n'est en réexaminant le problème sous un nouvel angle ? Car il serait erroné d'appliquer l'âge de l'empierrement des Biolettes à celui des Wez. En effet, celui-ci n'en est peut-être, ni le prolongement, ni le contemporain.

Le but de ce présent travail est de tenter de déterminer la date de la construction de la Via dans les Wez, de son abandon et donc de la durée de son utilisation, par la méthode de datation qu'offre la palynologie. Des recherches de ce type ont déjà été entreprises par FLORSCHUTZ et VAN OYE (1946), ainsi que par DRICOT (1960). Les premiers conclurent en une structure empierrée du début de notre ère, et en une utilisation d'un siècle environ. Mais DRICOT, observant un remaniement des profils, met en doute les résultats palynologiques issus d'échantillons pris sous la voie et s'en remet en dernier recours à la datation ( $295 \pm 255$  AD) du rondin. En fait, les auteurs qui ont essayé de dater la construction de la voie par l'analyse pollinique se sont heurtés au même problème : les profils prélevés sous la voie ne peuvent donner qu'un âge maximum de celle-ci, puisqu'on ne peut déterminer dans quelle mesure une partie de la tourbe a été enlevée par les constructeurs.

Afin d'éviter cet écueil, il a été suggéré par l'un de nous (M. S.) de rechercher des traces d'occupation de la voie à côté de celle-ci, notamment vers l'aval. En effet, une route empierrée qui traverse des tourbières perpendiculairement à la direction de la plus forte pente constitue un obstacle au ruissellement des eaux de pluie tant qu'elle affleure. Ce ruissellement a dû laisser des traces en aval de la route sous la forme d'alluvions de poussières minérales en quantité anormale. Il suffirait donc de dater le début et la fin de cet alluvionnement par la palynologie, pour connaître assez précisément les dates de mise en service et d'abandon de la voie.

Des diverses carottes prélevées à la sonde Coûtiaux-Danheux, nous ne retiendrons dans cette étude que celles situées, 1. immédiatement à côté de la Via (W IV), 2. à 60 m en aval, à 35 m au sud de la Helle (W III), 3. une carotte de contrôle, à 50 m en amont, 70 m au sud de la Helle (W V).

Un sondage (W II) (fig. 4) a été également fait sur la Via, à 50 m au sud de W IV.

En vue de mettre en évidence un éventuel alluvionnement minéral dans les profils III, IV et V\*, la matière organique de la tourbe a été éliminée et le résidu minéral pesé. (\* Nous remercions Isabelle LEJEUNE

pour l'analyse sédimentologique et palynologique du profil W V, qu'elle a bien voulu réaliser pour nous.)

Comme nous l'avions supposé, seuls les profils situés en aval de la voie, c'est-à-dire W III (fig. 5) et W IV (fig. 6), montrent une fraction minérale (photo 1) dans leur partie médiane. De plus, la quantité du dépôt est plus importante dans le profil W IV plus près de la voie, que dans le profil W III. On constate aussi un alluvionnement minéral dans la partie inférieure des profils, qui résulte probablement d'un ruissellement préalable à l'installation définitive de la tourbière. Mais il est intéressant de constater que les alluvions minérales de la partie médiane des profils sont plus grossières, contenant notamment plus de 10 % de particules de diamètre supérieur à 420  $\mu\text{m}$ , qui n'existent pas dans la partie basale. On a même trouvé, en W IV, aux niveaux des échantillons 11 et 12, deux galets de diamètre compris entre 20 et 26 mm. Ces galets de quartzite (photo 2) présentent en surface une couche pelliculaire résultant d'une très longue période d'altération. Ils ne proviennent donc pas d'un bris de bloc appartenant à la voie. Ils sont plus vraisemblablement un témoin des galets amenés sur la route pour la recouvrir ou pour remplir les joints entre les blocs.

Nous présentons l'analyse palynologique des sondages W II, W III et W IV (fig. 4, 5, 6). Cette analyse est comparée (fig. 7) aux résultats des profils étudiés par FLORSCHUTZ et VAN OYE (1946) et DRICOT (1960) à proximité de la Via, et par DAMBLON (1978) à Drèlo et à Cléfaye. Nous n'avons pas la place ici pour commenter en détail ces figures qui s'adressent plus particulièrement aux spécialistes. A l'aide des publications citées ci-dessus, ceux-ci pourront contrôler, dans les différents sondages, les niveaux que nous considérons d'âge équivalent en fonction des critères palynologiques cités en marge de la fig. 7.



Photo 1 : Sédiments minéraux recueillis à mi-hauteur du profil IV.

Nous nous intéresserons ici seulement aux niveaux des sondages qui encadrent et correspondent à la construction et à l'occupation de la Via, c'est-à-dire aux zones palynologiques locales D/E/F.

Dans la plupart des sondages, on observe, en profondeur, le croisement des courbes, respectivement croissante et décroissante, de **Fagus** (hêtre) et de **Corylus** (noisetier), qui marque le passage du Subboréal au Subatlantique. A cette époque (environ 800 BC), le vallon est occupé par une aulnaie. **Alnus** (aulne) est, en effet, implanté

abondamment, alors que **Betula** (bouleau) a peu d'importance. Ce type de végétation ne laisse qu'une très petite place aux herbacées.

Un premier maximum de **Fagus** (F<sub>1</sub>) est observable en W IV (éch. 15) sous le niveau à dépôt minéral. D'après DRICOT (1960), le premier maximum de **Fagus** doit être daté d'environ 100 AD. Il apparaît avant l'augmentation du pourcentage de **Carpinus** (charme), qui est un repère relativement précis dans la région, notamment dans les sondages de Drèlo et de Cléfaye (DAMBLON, 1978).



Photo 2 : Galet trouvé à mi-hauteur du profil IV.

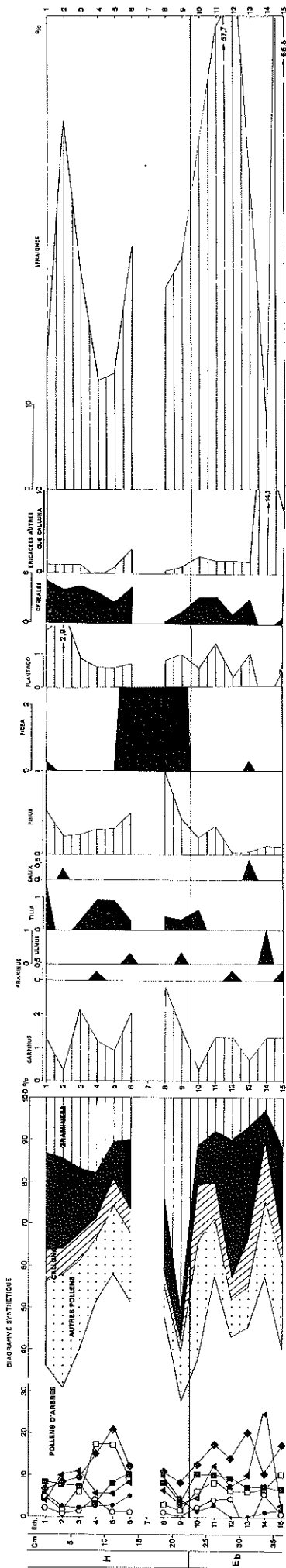


Fig. 4 : Analyse palynologique du sondage W II, effectué sur la « via » à 150 m au sud de son intersection avec la Helle.

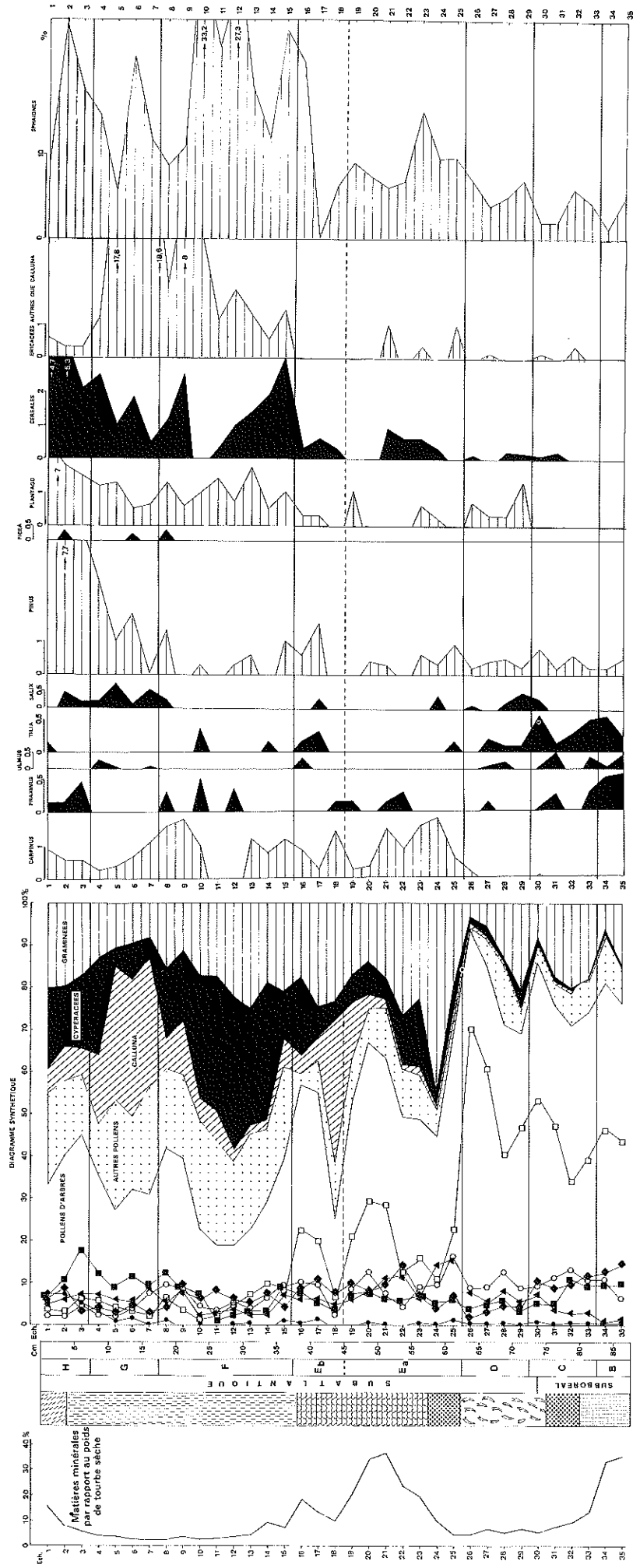


Fig. 5 : Analyse sédimentologique et palynologique du sondage W III, effectué à 35 m au sud de la Helle et 60 m à l'est de la « via ».

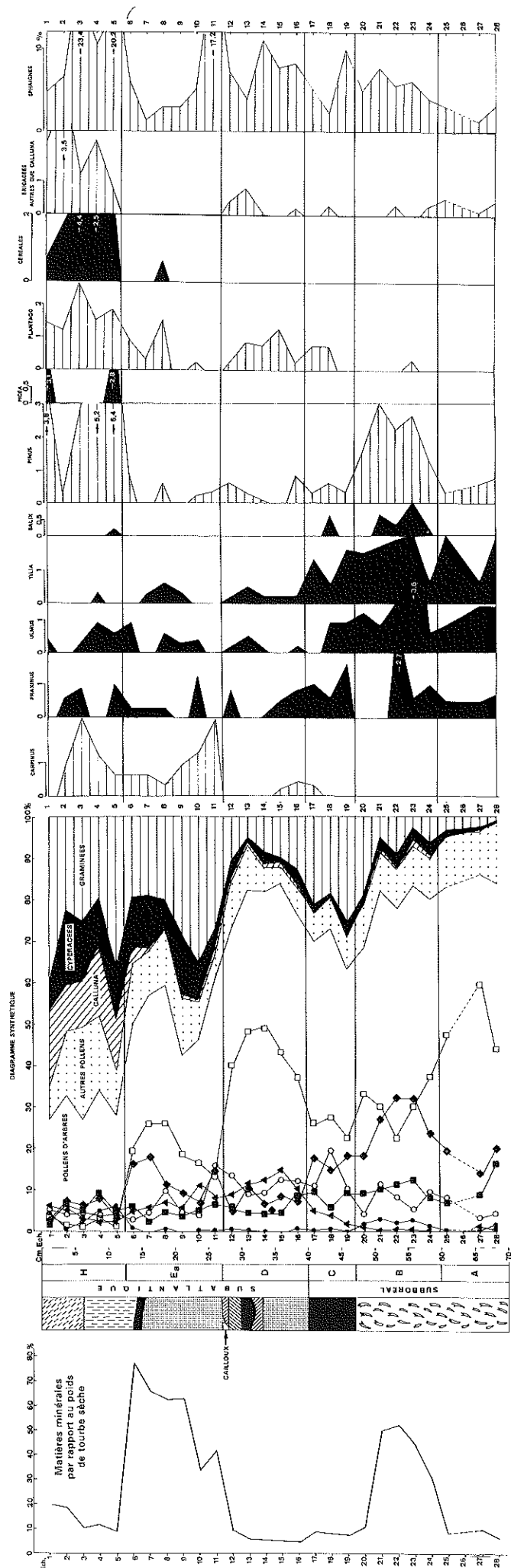
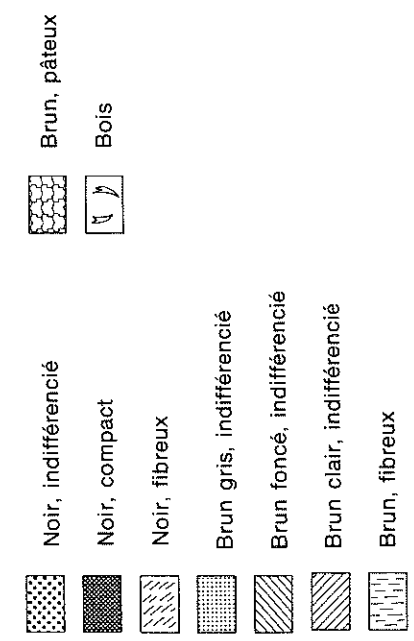


Fig. 6 : Analyse sédimentologique et palynologique du sondage W IV, effectué à 100 m au sud de la Helle et 1 m à l'est de la « via ».

L'augmentation de **Carpinus** caractérise la base de la zone palynologique E et correspond grosso modo dans le sondage W III et W IV à la base de la zone médiane à dépôt minéral.

La base de cette zone correspond aussi à la chute brutale des pourcentages de pollens d'**Alnus** de 70 % (en W III) et 50 % (en W IV) à  $\pm 15$  entre deux échantillons distants à peine de 2,5 cm. Cette chute ne peut être naturelle. Elle est très compréhensible si l'on considère le postulat de départ selon lequel les niveaux à dépôts minéraux correspondent à la construction et à l'utilisation de la voie.

La zone à sédimentation minérale contient aussi un taux élevé de cendres d'origine organique qui témoigne d'incendie de la tourbe, et il n'est pas rare de trouver à ces niveaux des grains de pollen d'**Epilobium**, dont on sait que l'espèce **E. angustifolium** couvre souvent les terrains récemment incendiés (BOUILLENNE, 1926). Déboisement et incendie laissèrent un paysage ouvert propice au développement des graminées qui atteignent 50 % dans les spectres polliniques.



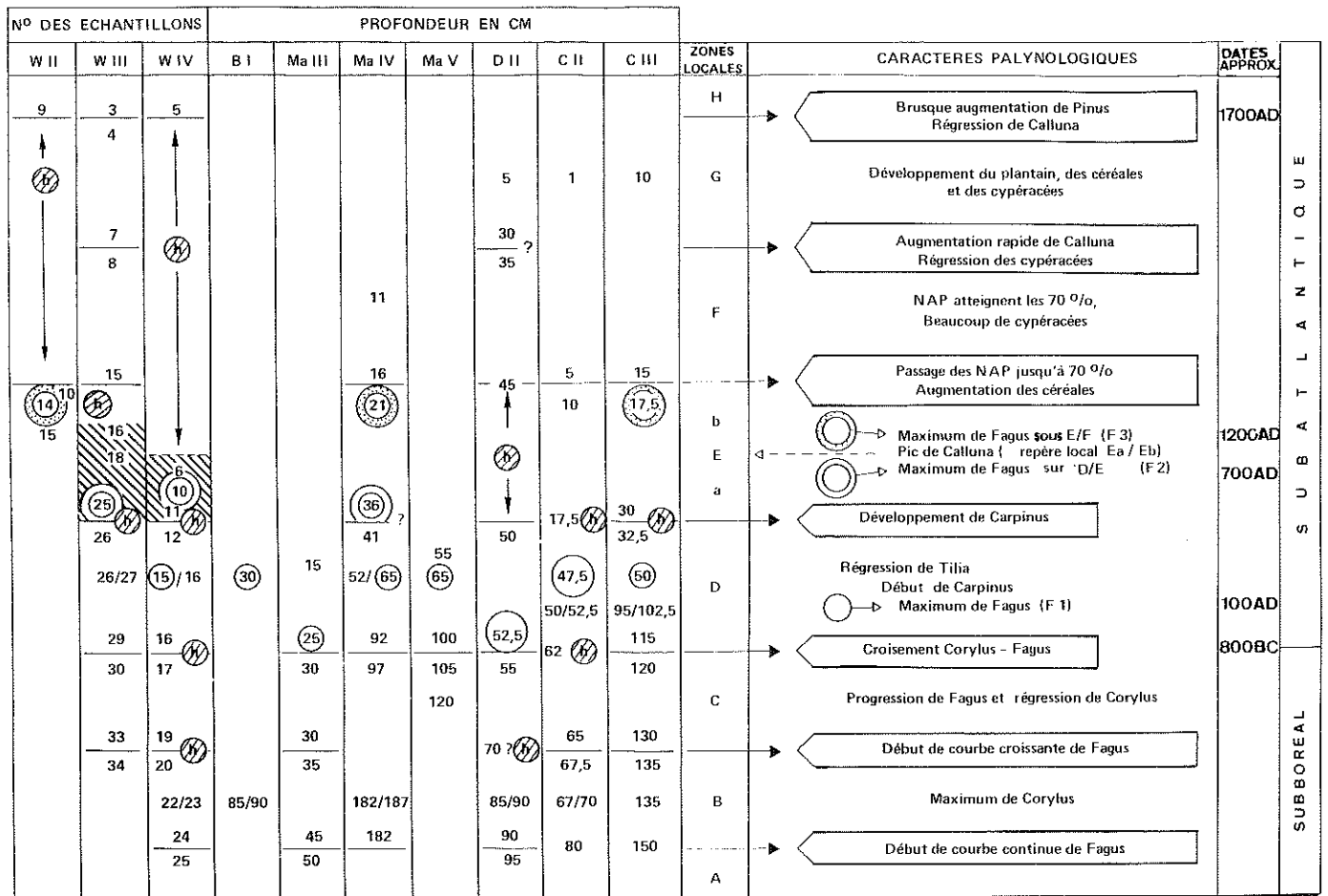


Fig. 7 : Comparaison des diagrammes polliniques des Wez avec d'autres diagrammes de tourbières voisines.

⊗ hiatus : lacune résultant de l'absence de dépôt de tourbe, de sa combustion ou de son érosion.

Les hachures obliques dans les colonnes W III et W IV indiquent l'extension des alluvions minérales correspondant à l'érosion de la Via.

NAP = Non arboreal pollen ou autres pollens que les pollens d'arbres.

BI : Florschütz & Van Oye (1946). Ma III à Ma V : Dricot (1960) - Ma III fut réalisé sous la Via.

DII : Damblon (1978), à Drèlo. CII-III : Damblon (1978), à Cléfaye.

En poursuivant la lecture des diagrammes, il est étonnant de voir la courbe du pollen d'*Alnus* épouser étroitement celle qui montre l'intensité des apports minéraux dans les deux sondages : augmentations, maxima et décroissance se situent aux mêmes niveaux. Nous croyons que le pollen d'*Alnus* de cette zone minérale pourrait provenir d'une redistribution par le ruissellement, l'érosion superficielle de la tourbe aux alentours et sous la route devant remettre en suspension surtout des pollens d'*Alnus*, puisque ceux-ci constituent de 50 à 70 % des spectres polliniques de la tourbe sous-jacente. Quant au pic de *Calluna* (Callune) en W III, il peut s'expliquer par la réinstallation de la lande,

rendue possible par une inoccupation temporaire de la voie. La lande à *Calluna* aurait contribué ainsi à l'arrêt momentané du ruissellement.

Dès que l'érosion a été définitivement stoppée, c'est-à-dire sans doute lorsque la voie fut abandonnée, la tourbière a repris son activité, ce qui se traduit par des pourcentages importants de *Sphagnum* (sphagnes).

Près de la base de la zone E, on observe dans les sondages W III et W IV un maximum de *Fagus*, peu marqué, qui pourrait correspondre au maximum F<sub>2</sub>, daté généralement d'environ 700 AD (PERSCH, 1950).

La zone palynologique lo-

cale E, qui correspond dans les sondages W III et W IV à la zone médiane de sédimentation minérale, se termine dans les trois sondages étudiés ici par l'augmentation nette des pollens provenant de végétaux autres que les arbres. Dans les zones F et suivantes, ces pollens passent de 50 à 70 % du total des pollens, tandis que les pollens de céréales deviennent plus abondants. Or, dans le sondage W II implanté sur la Via, un échantillon (éch. 14) proche de la base du profil montre un maximum bien marqué de *Fagus* qui se situe sous la limite des zones E/F. Il pourrait correspondre au maximum F<sub>2</sub>, daté généralement d'environ 700 AD (PERSCH, 1950).

La datation que nous pro-



posons pour la zone à sédimentation minérale, correspondant à la construction et à l'occupation de la Via, repose donc sur les faits suivants :

1) l'observation, dans le sondage W IV, de deux maxima successifs de **Fagus**, que nous attribuons aux F<sub>1</sub> et F<sub>2</sub> (respectivement environ 100 AD et 700 AD), le deuxième maxima se situant en W IV et W III, dans la partie inférieure de la zone à sédimentation minérale,

2) l'observation, en W II, d'un autre maximum, situé cette fois au-dessus de la zone à sédimentation minérale, que nous attribuons au F<sub>3</sub> (environ 1200 AD).

L'absence du F<sub>1</sub> en W III et du F<sub>3</sub> en W III et W IV peut s'expliquer par des hiatus (voir fig. 7) dans le dépôt de la tourbe (couches érodées ou incendiées ?). La construction de la voie remonte donc à une date antérieure, mais proche de celle du F<sub>2</sub> (environ 700 AD). Son occupation a cessé à une date antérieure, mais proche de celle du F<sub>3</sub> (environ 1200 AD).

Un fragment d'une cheville de bois (photo 3), utilisée pour fixer au sol un madrier de la Via et conservé à la Station scientifique des Hautes-Fagnes, a été analysé au laboratoire du radiocarbone 14 de l'Université de Louvain-la-Neuve. La cheville de bois a été datée de 1270 ± 60 BP (LV 1484), soit, après calibration, 745 ± 135 AD, dates très semblables à celles trouvées dans les matériaux récoltés dans des fouilles faites aux Biolettes. Enfin, un bloc de tourbe (5 cm de haut), prélevé dans le sondage W III, immédiatement au-dessus de la zone médiane à dépôt minéral, a été daté par le même laboratoire de 720 ± 65 BP (LV 1948) soit, après calibration, 1282 ± 57 AD. Il confirme l'arrêt de l'activité sur la Via vers la fin du 13<sup>e</sup> siècle.

Les analyses polliniques et sédimentologiques complémentaires se sont donc révélées intéressantes. Les résultats obtenus correspondent bien aux nouvelles datations <sup>14</sup>C.

La Via Mansuerisca n'était donc pas romaine, mais mérovingienne.

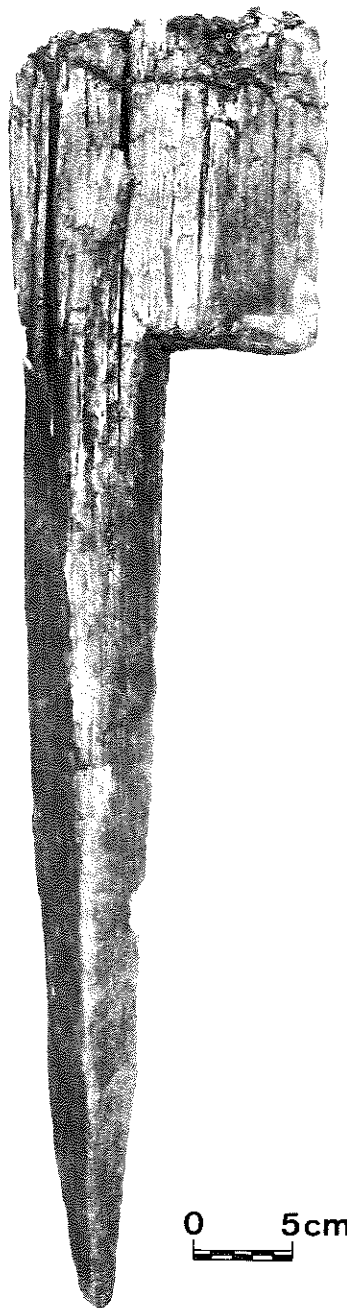


Photo 3 : Cheville de bois ayant servi à fixer dans le sol un madrier de la « via ».

**Remerciements :** Les auteurs remercient vivement M. E. DRICOT pour les données inédites qu'il a bien voulu communiquer, M. B. BASTIN pour une discussion utile des diagrammes polliniques, ainsi que MM. M. OTTE et R. SCHUMACKER, qui ont relu le manuscrit, y apportant des critiques judicieuses.

#### BIBLIOGRAPHIE :

- A.G.R. (Archives générales du Royaume), 1768a.  
**Conseil des Finances**, n° 3323 (848), notamment le **Rapport** intitulé : **Détail de la route depuis Eupen par les Fagnes où l'ancien pavé se trouve jusqu'au village de Sourbrodt** relativement aux instructions des Seigneurs du Conseil des Domaines et Finances de Sa Majesté l'Impératrice Douairière et Reine Apostolique, datées de Bruxelles du 4 juillet 1768.  
 A.G.R., 1768b.  
 Cartes et plans manuscrits, n° 1275 et 2556.  
 BASTIN, J., 1934.  
**La Via Mansuerisca. L'Antiquité classique**, 3 : 363-383.  
 BOUILLENNE, R., 1926.  
**Evolution récente de la végétation des Hautes-Fagnes du plateau de la Baraque Michel**, in *Bull. Soc. Bot. Belg.*, 58 : 187-201.  
 CORBIAU, M.H., 1978.  
**Chaussée antique à Membach. Archaeologia Belgica**, 206 : 87-90.  
 CORBIAU, M.H., 1981a.  
**La «Via Mansuerisca», étude archéologique du tracé et des structures. Archaeologia Belgica**, 235 : 5-31.  
 CORBIAU, M.H., 1981b.  
**«La Via Mansuerisca», liaison routière entre Trèves et Maestricht ? Les Etudes classiques**, 49 : 327-341.  
 DAMBLON, F., 1978.  
**Etude paléo-écologique de tourbières en haute Ardenne, Ministère de l'Agriculture, Administration des Eaux et Forêts, Service de conservation de la Nature**, 10 : 1-145 + annexes.  
 DALEMANS, C., OTTE, M. et STREEL M., 1985.  
**La «Via» dans les Wez : âge et environnement végétal - Hautes Fagnes**, 3 : 87-88.  
 DRICOT, E.M., 1960.  
**Recherches palynologiques sur le plateau des Hautes Fagnes. Bull. Soc. Roy. Bot. Belg.**, 92 : 156-196.  
 DUBOIS, Ch., 1948.  
**Le problème historique et archéologique de Drossart en Fagne. Hautes Fagnes**, 4 : 212-223.  
 ERNST, M.S.P., 1837.  
**Histoire du Limbourg**, I, Liège : 215-221.  
 FAUCHAMPS, N. AL., 1950.  
**Chemins anciens, anciennes limites. Hautes Fagnes**, 1 : 18-22.  
 FLORSCHUTZ, F. et VAN OYE, E.-L., 1946.  
**Recherches palynologiques dans la région des Hautes-Fagnes belges. Biol. Jaarb. Dodonaea**, 13 : 307-315.  
 KLEIN, J., LERMAN, J., DAMON, P.E. et RALPH, E.K., 1982.  
**Calibration of radiocarbon date : tables based on the consensus data of the Workshop on Calibrating the Radiocarbon Time Scale. Radiocarbon**, 24 : 103-150.  
 de NOUE, A., 1862 et 1863.  
**De quelques anciens noms de lieux. Bull. Inst. archéol. liégeois**, 5 (1862) : 294 ; ib. 6 (1863) : 354.  
 PERSCH, F. (coll. F. OVERBECK), 1950.  
**Zur postglacialen Wald- und Moorentwicklung im Hohen Venn. Decheniana**, 104 : 81-93.

RODERIQUE, I., 1728.

**Disceptationes de abbatibus, origine, primaeva et hodierna constitutione abbatiarum inter se unitarum Malmundariensis et Stabulensis Wirceburgi** : 93, 96-97.

SCHUERMANS, H., 1871.

**Anciens chemins et monuments dans les Hautes Fagnes, Bull. Commiss. Roy. Art et Archéol.**, 10 : 360-380.

SCHUERMANS, H., 1885.

**Anciens chemins et monuments dans les Hautes Fagnes, Bull. Commiss. Roy. Art et Archéol.**, 24 : p. 364.

SCHUERMANS, H., 1886.

**Anciens chemins et monuments dans les Hautes Fagnes, Bull. Commiss. Roy. Art et Archéol.**, 25 : 182-183.

VAN DER RIT, F., 1848.

**Mémoire archéologique sur les anciennes chaussées romaines de la Belgique présenté à Monsieur le Ministre de l'Intérieur, n° 34** (Manuscrit inédit conservé à la Bibliothèque des Travaux Publics, Cote 10313).



*La Helle en Fagne des Wez, près de la Via Mansuerisca. (Photo J.-M. Groulard).*



*Le «Cairn» de Brochepierre formé de moëllons provenant de la Via Mansuerisca. (Photo Roger Herman).*